

La filature de Donzère et l'élevage des vers à soie

Si vous demandez : "Le quartier de La Fabrique ?" une infime minorité de Donzérois serait à même de vous répondre aujourd'hui. On le comprend, car voici plus de quarante ans qu'elle n'existe plus. Mais au fait, qu'était donc cette "fabrique" ? Sous ce terme général, on désignait une filature de soie. Elle avait été construite sur les bords du Rhône, à 250 m environ en amont de l'entrée du canal Donzère-Mondragon. Vaste bâtiment à un étage, surmonté d'une haute cheminée carrée en briques, elle s'élevait à une cinquantaine de mètres du port sur Île Rhône. Sa construction à cet endroit, assez loin du village, s'explique par le fait que le Rhône était alors une des principales voies de communication. À quelle date ? Il est difficile de le dire, les archives communales étant muettes à ce sujet. Cependant, des renseignements trouvés sur les registres de recensement du siècle dernier, on peut induire que ce devait être aux alentours de 1850. En effet, alors que nous ne trouvons rien sur ces registres pour les années antérieures, nous voyons, en 1852, un M. Joseph VEYRENC, 54 ans, "filateur de cocons". Cela se précise en 1864. À cette date, apparaît M. Maximilien DAILHE, 24 ans, "filateur", fils de Vve DAILHE, 44 ans, née Delphine BERANGER. Cette famille BERANGER, bien connue dans notre région, y possédait 'alors de nombreuses filatures et bobinages de soie. Sur ce même recensement, on trouve, à côté de vingt-cinq "ouvrières fileuses" des jeunes filles et même des fillettes de moins 'de dix ans -, deux hommes : Philibert VINCENT, "filateur" et Joseph ROUX, "'moulinier". Il faut ensuite re monter au recensement de 1876, où figure GAUTHIER Vincent "filateur" Or, dans les dernières années du siècle, c'est une dame GAUTHIER, sa veuve sans doute, qui dirigeait la filature, et ce jusqu'à sa fermeture. Celle-ci a dû inter venir peu avant 1900. Dans quelles circonstances et pour quelles raisons, nous l'ignorons. Peut-être les progrès réalisés dans l'industrie rendaient-ils obsolète une usine comme celle-là ; peut-être, pour cette même raison avait elle fait de mauvaises affaires. C'est possible, mais seules des recherches dans les archives notariales ou municipales, que notre âge ne nous permet pas d'entreprendre, pourraient nous le faire savoir. Cependant, nous possédons une lampe ancienne, provenant de la vente des meubles de la Vve GAUTHIER. Était-ce une vente forcée ?

Ainsi la fabrique était-elle demeurée fermée depuis cette date, ressuscitée provisoirement, de septembre 1914 à juin 1915, pour y caserner une compagnie du 97^e Régiment d'Infanterie Alpine de CHAMBERY. Nous avons rappelé (1) que les recrues des classes 1914-1916 avaient reçu à DONZERE une rapide instruction militaire de trois mois, avant d'être envoyés sur le front, pour combler les vides cruels creusés dans les rangs de nos armées. Après ce bref intermède, la fabrique retomba en léthargie, en attendant qu'elle soit rasée en 1948, pour la construction du barrage Donzère Mondragon.

La construction de cette "'fabrique" à DONZERE s'expliquait par l'importance qu'avait prise l'élevage des vers à soie, dans notre région. Non pas que cette activité fût nouvelle, car elle remontait à plus de deux siècles. Peut-être faut-il l'expliquer par la fièvre d'industrialisation qui se manifestait au siècle dernier. En fait, c'est sous HENRI IV que l'industrie de la soie a pris son essor. On sait que ce sont des moines nestoriens qui avaient apporté de Chine en Grèce, en 555, des œufs de vers à soie. De Grèce cette nouveauté passa en ITALIE où naquit l'industrie de la soie. En 1470, LOUIS XI fit venir des artisans italiens, qu'il installa à TOURS. Mais c'est HENRI IV qui lui donna son plein développement en faisant acclimater la culture du mûrier et en ordonnant même que 20.000 fussent plantés dans le jardin des Tuileries. On sait (2) les rapports privilégiés d'Olivier de SERRES avec DONZERE. Aussi notre pays trouva-t-il, grâce à lui dans le ver à soie une source de prospérité importante", ceci lié à l'extension que prit alors La plantation des muriers". L'intérêt que présentait cette activité pour les paysans, c'est qu'elle se situait au milieu du printemps, dans une période de relative accalmie dans leurs travaux, et que d'autre part elle pouvait leur procurer une source de revenus en argent liquide ; en effet les autres récoltes servaient pour une bonne part à leur subsistance ou à des opérations de troc.

Nous voici maintenant arrivés à l'objet de notre propos : l'élevage (en fait on ne disait pas "élever" mais "éduquer") des vers à soie. La plupart des fermes disposaient à cet effet d'un vaste local : la magnanerie (de "'magnan" : ver à soie en provençal), mais bien souvent, surtout chez ceux qui, mi-artisans ou commerçants, mais aussi mi-cultivateurs, habitaient dans le village, cela se faisait dans la cuisine, une chambre ou au grenier, mais dans des conditions souvent défectueuses. On mettait en incubation une ou plusieurs onces, parfois

seulement une demi-once de graines” on ne disait pas ”œufs” de vers à soie, l'once équivalant à environ 30g. Ces œufs étaient fournis par les courtiers, dans des boîtes en carton dont le couvercle était percé de trous. Pour la petite histoire, ces boîtes étaient fabriquées à VALREAS, qui en avait le monopole. On les mettait en incubation généralement à la floraison de l'aubépine, ce qui correspondait à peu près à la mi-Avril. L'incubation durait de 12 à 15 jours. Pour la faciliter, certaines femmes portaient les boîtes dans leur corsage, ou les plaçaient sous le traversin ; pratique peu recommandée, cette opération devant se faire progressivement en portant la chaleur de 12/13 à 21/22°. La naissance survenait entre 5 et 10 heures du matin ; c'était un grouillement de petits vers, environ 3.000 pour une once, ce qui correspondait donc à 1cg l'œuf. Sitôt venus au jour, ces petits vers s'agitent frénétiquement, en quête de nourriture. On les dispose alors sur des claies en cannes - les cannisses - d'environ 2m50 X 1m60, étagées sur des montants, auxquels elles sont fixées aux quatre angles ; superposées à 40/45cm, ces claies sont revêtues de larges feuilles de papier, pour faciliter l'entretien. Alors commence pour les ”éleveurs” une période de gros travail. Pour nourrir ces pensionnaires voraces, il faut d'énormes quantités de feuilles de mûriers : de 1.000 à 1.200 kg de feuilles adultes pour une once de graines. C'est que ces vers minuscules de 3mm de long, vont, dans un peu plus d'un mois, après cinq mues, atteindre près de 6cm de long, soit vingt fois plus ! Il faut donc, pour les nourrir, mobiliser toute la famille, petits et grands. Travail assidu et pénible que la cueillette de la feuille, quel que soit le temps, nos vers n'admettant pas de jeûner un seul jour. La feuille soit leur être distribuée fraîche, le lendemain de la cueillette, mais jamais humide de rosée. Si la cueillette s'est faite sous la pluie, le travail se complique, car il faut la faire sécher avant d'en nourrir nos pensionnaires.

Bien sûr, pour trouver autant de feuilles, il faut disposer d'un nombre important de muriers. Aussi en a-t-on planté en bordure des champs : Il s'agit là du mûrier blanc, au tronc imposant qui, en vieillissant se creuse à l'intérieur, et dont les branches, qui s'élèvent souvent à 5 ou 6 mètres de hauteur ne peuvent être atteintes qu'avec une échelle. Une autre variété, le mûrier nain, ou ”pourrette”, planté souvent en lignes serrées à la limite des champs, est plus accessible ; sa feuille est plus tendre et on la donne aux vers nouvellement éclos. Les branches doivent être épluchées une à une, en arrachant les feuilles de haut en bas, à poignées versées dans un sac fixé à la ceinture. Le sac plein est vidé dans de grands draps, les ”bourras”, fermés en nouant les quatre coins. Transportée à la ferme, la récolte est étalée pour qu'elle ne ”s'échauffe” pas, avant d'être distribuée le lendemain. Il faut entendre alors le bruit des mandibules, rongant le tissu croustillant des feuilles, pareil à celui d'une forte pluie. On disait alors qu'ils ”briffaient” (3).

Cette croissance rapide se fait en plusieurs temps, pour permettre aux vers de changer de peau, devenus trop étroite. Ce sont les cinq âges, où les vers passent par une période critique, la mue mais que l'on appelle plus communément : ”le sommeil”. Chaque âge, s'allongeant d'une mue à l'autre, dure environ une semaine : 5 à 6 jours pour la première mue, 8 à 10 pour la dernière. L'appétit diminue alors, la peau se distend et le corps devient transparent. Puis le ver s'immobilise, la tête levée, jusqu'à ce que la pellicule superficielle de la peau se détache (4). On profite de ces périodes de sommeil pour faire l'entretien des claies et enlever les débris de feuilles et les excréments à l'odeur particulièrement nauséabonde. Vers la fin du 5° âge, a lieu ”l'encabanage”. Pour cela, on dispose verticalement, d'une claie à l'autre, des rameaux de genêts ou de bruyère, pour que les vers montent y faire leur cocon. Les voilà, installés sur une branche, qui commencent à tisser leur cocon, véritable prison dans laquelle ils s'enferment. ”Par une filière, située à l'arrière de la bouche, sort, sous forme de très petites gouttelettes le liquide soyeux qui aussitôt se solidifie et forme le fil de soie”. (3) Travail assidu et ininterrompu, pendant lequel, en 3 à 4 jours, le ver va dévider environ 1.500 mètres de fil. Une huitaine de jours après la montée des derniers vers, on procède au ”décoconnage”, occasion de réunions joyeuses de parents et de voisins, où l'on décroche délicatement les cocons de leur support. Le rendement est toujours problématique, en raison de variations de température ou de certaines affections parasitaires. Dans les bonnes années, une once de graines donne environ 60 g de cocons. Nos vers pourraient figurer sur le livre des records, ayant multiplié, en cinq semaines, par 2.000 leur poids à la naissance ! qui dit mieux ?

Il était d'usage de réserver le plus beau rameau - (plusieurs quelquefois) - celui le mieux garni de beaux cocons dorés, pour le porter à l'église. On les disposait derrière l'autel des ”âmes du purgatoire” la deuxième travée à gauche où ils formaient un magnifique retable vivant. Il y en avait tant, bien souvent, que les murs autour de

l'autel en étaient également tapissés. Le produit de la vente était affecté à la célébration de messes pour les défunts. Cette coutume était-elle une réminiscence de la dîme, mais cette fois volontairement consentie ?

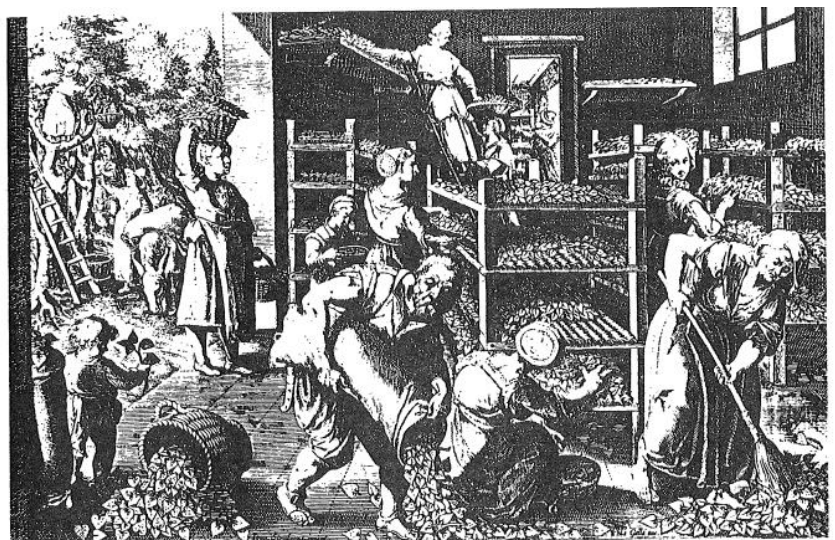
Sans attendre, car le ver doit sortir de sa cellule, sous forme de papillon, une quinzaine de jours après, la récolte, pliée dans un "bourras" est livrée au courtier. Celui-ci, M. BARNAVON habitait à côté de la mairie et, comme notre école était là, nous assistions chaque année, vers fin mai, début juin, aux opérations de pesage, qui se faisaient avec une "romaine" accrochée au réverbère. Pendant quelques jours, la place grouillait de la foule des éleveurs, -certains venus des communes voisines -, attendant 'leur tour. Nous n'avons pu trouver les quantités de cocons récoltés sur DONZERE, mais nous devons à notre ami Jean SALAVERT quelques renseignements sur les prix pratiqués et les tonnages réalisés en France : En 1888 : 3 francs le kilo, 6 francs plus une prime de 0,40 F en 1919. La production des cocons en France est allée en décroissant de façon considérable. De 6.000.000 (six millions) de kilos en 1788, elle était passée à 950.000 en 1820, pour tomber à 250.000 en 1953 et seulement 6.000 kg en 1968. En 1952, la DROME venait au 3° rang des producteurs : 46.703 kg, contre 119.801 pour le GARD, classé premier, et 93.224 pour l'ARDECHE.

Sans doute n'était-il pas inutile de rappeler cette activité, aujourd'hui complètement disparue, avant que le souvenir ne s'en efface des mémoires. Il ne reste plus que quelques vieux mûriers dans nos champs et la rayonne a tué la soie, cette soie si douce au toucher et que nous devons nous procurer en totalité à l'étranger.

Mais, puisque nous avons parlé, en commençant, de la filature de DONZERE, il convient de situer son rôle dans le processus de la soie. En fait nous n'avons pas, et pour cause, de souvenir personnel sur ce point et nous nous bornerons à exploiter les renseignements fournis par l'encyclopédie Larousse. Trois jours après l'achat, le courtier, pour étouffer la chrysalide, a fait passer les cocons dans un four chauffé à 80° environ. Les cocons peuvent alors être livrés à la filature pour que soit dévidé le fil continu formant le cocon. Pour cela ils sont placés dans un bac d'eau bouillante et battus avec des rameaux de bruyère, pour dégager l'extrémité libre du fil de soie. Ensuite, les cocons mis dans une bassine remplie d'eau à 90°, on réunit en un seul filament les fils de plusieurs cocons, le nombre variant suivant la grosseur, -titre du fil que l'on veut obtenir. L'eau chaude, en ramollissant la siricine ou grès qui entoure la matière principale - fibroïne - formant le fil, permet aux fils de se souder et de former un filament unique. À la sortie de la filière, on procède à la croisure, en croisant fortement deux groupes de fils, provenant de deux bassines voisines, pour arrondir et lisser le fil. Ce fil est passé finalement dans un guide-fil et vient se disposer en écheveau sur un dévidoir, le plus souvent placé dans un caisson chauffé, pour sécher le fil. La dernière opération - le décreusage - consiste à soumettre les écheveaux à l'action d'une eau savonneuse, à 90° pour éliminer le grès qui enveloppe les filaments, afin que le fil prenne toute sa souplesse. On le voit, la première partie de ces opérations nécessitait des doigts agiles et c'est ce qui explique l'emploi de toutes jeunes fillettes. Il s'agit là d'une technique ancienne, puisqu' elle remonte à plus d'un siècle. Nul doute qu'elle a considérablement évolué depuis, comme toutes choses.

G. SOUMILLE

- (1) Recherches Donzéroises 1986 p. 26.
- (2) Donzère. Pages d'histoire de Marie Bompard. p. 106/7.
- (3) Abbé Jean MORIN. St-Jean au fil des siècles p.223.
- (4) Guide d'élevage du bon sériciculteur (1924).



Uram fronde, ramo, fascibusq; conditus, Se voluit, et pile in modum se contrahit.

Gravure de MALLERY 1602 - Alimentation des vers à soie en feuille de mûrier.